

CINQ DERNIERES VENGEANCES POUR LA ROUTE

Frédéric Jésus

Le tout, quand on veut tracer une nouvelle route, c'est de disposer dès le départ de ces instruments de guidage qui indiquent avec assez de précision, sachant d'où l'on vient, les lieux insoupçonnés que l'on peut atteindre et les façons de s'y rendre. En l'espèce, mes instruments sont ce qu'ils sont, apparemment hétéroclites et peu consistants, mais ils sont là, à portée de main (pour les étapes ultérieures, j'ai réuni quelques autres outils, plus opérationnels, dont je parlerai le moment venu). Et ils sont au nombre de cinq : une vieille photo de classe, un bloc-notes, une page sur un site internet, le double d'une lettre de démission et un entrefilet publié dans la presse locale. L'enjeu : en extraire les moyens de convoquer en ultime instance cinq personnages habitués à faire du mal, surtout et avant tout aux plus faibles qu'eux. Et qui ont réussi à me blesser moi aussi, bien profond, moi qui avais pourtant veillé à me montrer assez fort pour n'être jamais traité comme un faible mais que cela n'a pas suffi, à cinq reprises, à me protéger de leurs agissements. Beaucoup d'autres ont morflé avec moi, même si ce ne fut pas comme moi ; et moi aussi avec eux, même si ce ne fut pas comme eux. Ou plutôt : là où nous étions, cela aurait pu chaque fois affecter tout autre que moi, mais sans doute pas d'autres que nous. A défaut d'être égaux comme acteurs ou témoins, nous avons été rendus solidaires comme victimes. Autrement dit encore – et cela deviendra plus clair au fil des exposés des faits que je vais bientôt dresser –, dans aucune de ces cinq affaires je n'ai été visé et atteint au motif de ce que j'étais, mais juste parce que j'étais là où j'étais, à faire ce que je devais y faire. Et que tout autre que moi à ma place aurait pu faire, faisait peut-être sans que je le sache, ou n'osait pas faire.

C'est pourquoi, tout bien considéré – et la justice des hommes n'ayant guère bronché en ces époques –, j'ai récemment décidé de consacrer une partie de mon temps libre à concevoir et programmer une série de cinq minutieuses vengeances. Mieux encore : à les rassembler en un bouquet unique. Et, au passage, à en faire bénéficier sans les avoir consultées quelques anciennes victimes, qui n'en sauront donc probablement rien. En d'autres termes : à les leur dédier. Ce sont en quelque sorte à des « vengeances d'intérêt général » que je veux maintenant me consacrer, quand bien même elles vont s'exercer plusieurs décennies après les faits dont j'incrimine, sans plus de procès, leurs auteurs. Plus précisément : cinquante-six ans pour ce qui concerne Jean A., « seulement » trente-six s'agissant d'Yvonne F., vingt-trois pour Thierry F., vingt pour Olivier B. et tout juste dix petites années pour Olga T. J'ai manifestement la rancune tenace. Mais elle me ronge. Ses morsures, internes comme externes, me démangent chaque jour ou presque. Il faut maintenant agir, éradiquer les miasmes du passé et terminer la route tranquille.

On l'aura compris : ce sont trois hommes et deux femmes qui vont trinquer puis déguster sous les yeux des lecteurs. Et ce sont, croyez-moi, un fameux apéritif puis un drôle de potage, soigneusement préparés par mes soins, qui leur seront servis entre autres mets de choix. Face aux vieilles traces manuscrites ou imprimées – et que j'ai là, devant moi sur la table –, je dispose d'une arme absolue : une écriture toute fraîche, comme on le dit de la peinture sur un banc, et qui crée du réel au fur et à mesure que je trace mes mots. La liberté et le pouvoir qu'elle me confère sont sans limites. Rien ne

peut plus s'opposer au choix des moyens dont j'entends user pour décider de la prochaine page. Je ne serai pas cruel, ça non. Mais résolu, oui. Que nul lecteur ne s'inquiète.

Je vais maintenant convoquer mes sinistres personnages, le faire dans l'ordre chronologique de leurs apparitions dans mon existence et donc de leurs méfaits, et profiter de cette occasion pour les présenter plus ou moins brièvement, c'est-à-dire pour rendre de nouveau bien présent ce qu'ils furent et ce qu'ils firent.

Voici pour commencer Jean A. Sur la photographie en noir et blanc de la classe du cours moyen seconde année intitulée « Souvenir scolaire » et réalisée par *Florentin Photo, Dijon*, il figure au fond de la classe, debout devant l'armoire, bras croisés, fine cravate noire et chemise blanche sous la blouse grise modèle trois quarts étroitement boutonnée. Affichant de loin l'esquisse d'un sourire de triomphe et de défi – « *Voyez, je suis le maître et je maîtrise !* » – , il pose en prototype du « hussard noir de la République », si rassurant sous cet uniforme pour une majorité de « parents d'élèves » aveuglement attachés à l'entretien d'une telle image. Son regard tout aussi noir est logé, sous de lourds sourcils noirs, au centre d'un visage rectangulaire qu'encadrent d'épais cheveux noirs coiffés en arrière et un collier de barbe noire sans moustaches (récent lecteur, à cette époque, de *Barbe Bleue*, c'est surtout celle-ci qui fixe ma terreur). Ce regard de jeune vieillard – il a peut-être trente-cinq ans, alors – fixe l'objectif du photographe en surplombant les bustes des trente-six garçons assis devant lui – sous lui, devrais-je dire – à leurs tables jumelles creusées d'encriers, bras croisés eux aussi. Certains d'entre eux, les plus rares, sourient vaguement ; d'autres ont l'air sombre ; la plupart – dont je suis, au quatrième rang de l'allée du milieu – restent prudemment impavides. Il me semble reconnaître au quatrième rang de la rangée de droite – mais je n'en suis pas certain, après tout ce temps – la frimousse espiègle et délurée de l'élève Éric D. Il est le seul à relever franchement la tête et à ne pas avoir posé les mains sur son pupitre.

Je considère encore et encore cette photo et, comme chaque fois que je le fais, je vois surtout ce que, hors champ, elle ne montre pas : le grand tableau double face dont l'axe médian permettait la rotation à cent-quatre-vingt degrés et derrière lequel monsieur A., rouge de colère, coinçait régulièrement Éric D. pour l'agonir d'insultes et le tabasser à coups de pied devant toute la classe effarée. Je ne me souviens plus des motifs de ces scènes, sinon qu'Éric, dont je n'osais pas me montrer et me dire le camarade bien qu'il portât la moitié de mon prénom, était souvent moins bien habillé que tous les autres, qu'il sentait parfois mauvais, et aussi qu'il refusait d'avoir peur du maître autant que nous. Sans doute aussi apprenait-il moins bien ses leçons, négligeait-il trop souvent ses devoirs, oubliait-il ses cahiers et ses livres, que sais-je encore ? Surtout : il tenait tête et refusait de la baisser sous les menaces, les injures et les coups. C'est certes en pleurant qu'il émergeait parfois de derrière le tableau, la tignasse ébouriffée, les vêtements de travers, le visage tordu de révolte. Mais c'est bien droit qu'il rejoignait alors sa table ou bien qu'il lui fallait, accompagné dans les couloirs par l'un – désigné et piteux – d'entre nous, se rendre dans le bureau du directeur pour y subir une nouvelle dose, moins physique mais non moins cruelle, de punition. Je l'admirais en secret, tout en me félicitant lâchement de ne pas avoir à connaître son sort, mais sans l'assurance d'en être tout à fait préservé tant la haine que j'éprouvais pour monsieur A. était à la mesure de la crainte qu'il m'inspirait : qu'advierait-il en effet si cet homme tout puissant parvenait à deviner la détestation qu'il m'inspirait ? Une détestation taxée d'illégitimité, qui plus était, car j'avais en vain tenté d'alerter mes parents sur l'invraisemblable violence de monsieur A., mais non : « *Que nous chantes-tu là ?*

Monsieur A. est un excellent maître, un peu sévère peut-être, mais qui vous fait si bien travailler ! », me répondaient-ils. Aussi, bien que fort bon élève et plutôt bien noté, me rendais-je chaque jour à l'école avec une peur invasive, clandestine et silencieuse enfouie au fond du ventre et des poumons. Et, à la tête, l'idée qu'il importait bien plus de m'y tenir sage que d'y devenir savant. Moyennant quoi l'angoisse devint pour longtemps le moteur plus ou moins efficace de mes apprentissages, ce qui me permit de concilier, sinon de réconcilier, les motifs contradictoires que j'avais d'être et de rester un « bon élève ». Ne serait-ce que pour distinguer mon destin de celui, probable, dangereux mais bien plus séduisant, d'Éric D.

Mais passons sur ces considérations biographiques, et laissons-les s'effriter de l'autre côté du tableau. Peu important les raisons plus ou moins intimes qui firent de moi, par la suite, un passable médecin pour enfants. Puis, dans la foulée, une sorte de militant soucieux de leur protection autant que de leur expression, et plus encore de faire savoir à quel point l'une et l'autre se renforcent mutuellement. Car dans l'immédiat, installé devant une table sur laquelle je ne croise plus les bras, je décide surtout, grâce à la magie de l'écriture, de faire intrusion dans la photo de classe, d'en enjambrer le cadre pour retourner explorer, cinquante-six ans plus tard, l'espace de mon ancienne classe de cours moyen seconde année. Aussitôt dit, aussitôt fait, sans trop d'efforts, en quelques secondes, autrement dit en quelques mots. Après m'être épousseté – la poussière est classiquement la marque du temps écoulé –, je fais quelques pas entre les travées des pupitres, parmi les enfants. Je reconnais bien vite l'odeur particulière de la classe et de l'école, qui est surtout une absence d'odeur à peine relevée par la fragrance d'un soupçon d'eau de Javel. J'aperçois aussi la carte de France aux gros œilletons cerclés de métal accrochée au mur, près de la porte. Et surtout le maudit tableau double face logé dans le coin gauche de la classe, et que la photographie n'avait pas pu saisir. Ces trois mètres carrés de pseudo-ardoise verdâtre et piquetée constituent encore et toujours, à mes yeux devenus presbytes, l'élément de décor grâce auquel Jean A. met chaque jour en scène l'essentiel de son rôle – l'initiation scrupuleuse aux conjugaisons des verbes irréguliers, aux divisions avec retenues, aux préceptes de la bonne morale –, ce rôle et cette figure de magistère qui séduisent tant les « parents d'élèves ». Mais il reste aussi le symbole de ses effrayantes dérives – le lynchage chronique des enfants rebelles à sa micro-dictature locale –, celles dont ces mêmes parents ignorent tout ou ne veulent rien savoir et qui maintiennent dix mois durant une petite quarantaine d'enfants en état d'impuissante sidération.

Sans dire un mot, je me dirige vers le tableau, je saisis une craie rouge et j'y inscris en lettres majuscules : « *MONSIEUR JEAN A., VOUS ETES CONVOQUE LE DEUX MARS A DIX-HUIT HEURES PRECISES A L'AUBERGE DES TAVAILLONS A HAUT-CRET, COMMUNE DE SAINT-CLAUDE, JURA, EN VUE DE REJOINDRE LE LENDEMAIN MATIN, PAR DES MOYENS QUI VOUS SERONT COMMUNIQUEES ULTERIEUREMENT, LA CEREMONIE ACADEMIQUE A L'OCCASION DE LAQUELLE VOUS SERA REMIS L'INSIGNE DE CHEVALIER DE L'ORDRE DES PALMES ACADEMIQUES. TOUTE ABSENCE OU RETARD DE VOTRE PART A CETTE CONVOCATION SERONT ASSIMILES A UNE FAUTE PROFESSIONNELLE ET SERONT SANCTIONNES COMME TELS* ».

Après quoi je sors mon *smartphone* de la poche de ma veste pour prendre un cliché du tableau et conserver une trace de la convocation que je viens d'y libeller. Et, sans perdre de vue la radicalité de mes projets à venir, je ne peux résister à la tentation de purger sur place une partie des remords les plus anciens et des contentieux les plus infantiles qui m'obsèdent. Je m'approche de celui que je pense être Eric D. pour l'extraire délicatement de derrière son pupitre et lui offrir la longue et

chaleureuse accolade dont je rêve depuis si longtemps. Je dépose ensuite ma craie rouge dans la main d'un Jean A. quelque peu estomaqué puis, sans prévenir, je saisis sa barbe et la tire d'un grand coup jusqu'à obtenir de lui un hurlement de douleur, de surprise et de consternation qui le fait tomber à genoux devant les miens. Je salue enfin d'un grand geste victorieux des deux bras l'ensemble des enfants hilares (il me semble que je m'aperçois parmi eux, au quatrième rang de l'allée du milieu) et je ressors de la photographie officielle de la classe comme j'y suis entré. Toute poussière secouée.

Et d'un.

De retour à ma table, c'est sans répit ni repos (le Christ vengeur que je fais mine de devenir n'est pas fatigué pour un clou, me dis-je en souriant) et sans souci de transition non plus que je me consacre maintenant à l'ineffable Yvonne F. Ou plus exactement, pour circonscrire au plus juste le champ opératoire qui la métaphorise, à son non moins ineffable bloc-notes. J'ai aperçu le même ustensile, ou à peu près – format A5, non ligné, papier recyclé – , dans un proche hypermarché. En piles, en abondance, en diversité, en profusion, hymne polyphonique à la liturgie nauséuse de la consommation du vide à remplir, mais je m'é gare. Ce que voyant j'ai illico pensé à toi, Yvonne, la graphomane sans inspiration, la collectionneuse et la tricoteuse de poncifs, l'insondable plagiaire, la cruelle visionnaire de la porte d'à côté. Et, mu par une malsaine nostalgie, j'ai acheté l'un de ces bloc-notes au rabais. Couverture orange striée de gris, reliure spiralée. A ma place, tu en aurais d'emblée acquis une dizaine. Toi la trouillard, incapable de regarder les gens dans les yeux mais affairée à noter fébrilement, devant eux, sur ton satané bloc-notes, tout ce qu'ils te disent et tout ce que tu crois qu'ils te taisent... Et aussi ce que tu leur réponds, de peur de l'oublier !

A m'écouter et à m'interroger, tu as très vite noirci plusieurs de ces blocs, de ta grosse écriture indéchiffrable et survoltée. Au début, j'ai trouvé logique et légitime, sans doute nécessaire, que tu tiennes à consigner de la sorte les prémices de ta prise de fonction. J'imagine que tu dresses juste une sorte de procès-verbal exhaustif de l'accueil bienveillant que par principe, et avec toute mon équipe, je suis sensé te réserver. Mais je ne vois pas que, déjà, tu cherches la faille. Quand tu débarques en plein printemps 1981 pour prendre la direction de notre boutique en franchise (« *Consultations familiales polyvalentes* »), je suis en effet depuis deux ans l'adjoint de ton prédécesseur. Je te narre donc le quotidien, les avancées, les contraintes, les opportunités, les perspectives que j'ai pu observer et, parfois déjà, commencer à remanier. Enthousiaste et naïf, je ne te dissimule pas mon intention logique de me maintenir à la place que j'occupe, de continuer à y jouer le rôle actif qu'autorise l'exercice de mes fonctions, d'approfondir et d'étendre les chantiers que j'y ai ouverts, etc. De plus – cela je ne te le dis pas, mais peut-être le pressens-tu – mes amours, récentes et impérieuses, sont nichées au cœur de la ville, ce pourquoi je n'envisage absolument pas de m'en éloigner. Enfin, et cela je prends le risque d'y insister, j'éprouve pour toute l'équipe de la boutique une sincère et profonde sympathie. Tu notes et notes encore. Quatre ou cinq informations par page, puis une nouvelle page, et ainsi de suite. Peut-être notes-tu aussi : « *Vérifier si cette prétendue 'sympathie' est réciproque* ». Mais, quand tu constates au bout de quelques jours qu'elle l'est effectivement – valeurs collectivement partagées, confiance et respect mutuels, relations aussi peu hiérarchisées que possible, créativité encouragées, etc. – , cela ne peut que t'inquiéter. Tu ne dis rien dit. Mais ton problème est déjà dans l'œuf. Un œuf que tu mets en douce à couvrir dans les

replis de ton moche chignon tirebouchonné à la six-quatre-deux, au plus près de ce qui te tient lieu de cerveau.

Une partie de ce problème réside dans ta façon de ne t'intéresser dans le pouvoir qu'à ce qui te permet d'en abuser. Et de le faire plus méchamment que bêtement – car, à l'évidence, tu es moins bête que méchante. Ce pouvoir, tu le convoites avec avidité, goulument, dans l'espoir de t'approprier tout ce qu'il te permet de confisquer. Pas question pour toi d'en charpenter l'exercice le long d'une diagonale dont le tracé serait négocié avec d'autres forces en présence que la tienne. Non, tu n'as du pouvoir qu'une conception immature et arbitraire : te saisir de tout ce qui se présente, abolir tout ce qui te résiste.

L'autre partie de ton problème est que je suis – ou suis appelé à devenir – un « brillant professionnel » : c'est ainsi, tout du moins, que j'ai été considéré à l'issue des concours nationaux que j'ai récemment passés. Pour ce qui me concerne, je décèle sans peine le quiproquo à l'origine d'un tel succès : être reconnu comme le premier des médiocres est chose si aisée ! Passons. Je ne suis pas dupe et j'ai donc vite fait de relativiser ce verdict de conformité délivré par mes pairs. Mais toi, qui as été informée par eux de mes présumées compétences, tu y crois pour de bon. Et tu ne veux pas courir le risque d'avoir à t'en assurer, à tes probables dépens. Aussi décides-tu d'emblée d'interdire à mes jeunes ailes de se déployer sur ces territoires que tu t'imagines promise à contrôler.

Bref : à ton arrivée, je suis déjà là, réputé talentueux et, surtout, gorgé d'une trop belle énergie. Amoureux qui plus est, ce que tu ignores mais ce qui décuple mes forces et ma sérénité. Tu me perçois donc instantanément comme un rival. Et le fait est que je n'aurais pas tardé à le devenir, ne serait-ce que pour m'opposer avec toute l'équipe aux façons odieuses dont nous te voyons traiter tes premiers clients et t'entendons parler des autres – de pauvres familles aussi inoffensives que souvent offensées par les puissants et qui, désarroi et espoir en bandoulière, font ensemble la queue devant notre boutique ; et que tu méprises ouvertement, en leur assénant à la volée toute la kyrielle de jugements vulgaires qu'elles t'inspirent.

Mais tu ne me laisses pas le temps d'envisager notre rivalité, et moins encore celui de la construire et de l'organiser. Tu accueilles d'abord en ricanant, et en griffonnant plus frénétiquement que jamais, le mot d'« émancipation » qui inspire plusieurs de mes projets de service. Tu observes en grimaçant, et en serrant les fesses, que – circonstance manifestement aggravante à tes yeux – je semble me réjouir, le 11 mai 1981, de l'élection à la présidence de la République, la veille, d'un homme se réclamant du socialisme. Et que, pire encore, l'ensemble de l'équipe semble s'en réjouir autant que moi. Pour toi, la coupe est pleine ? C'est donc avec une jubilation à peine dissimulée que, quelques jours plus tard, tu entraperçois la faille, l'occasion de me briser : tout juste ai-je imprudemment évoqué le fait d'avoir signé, la veille au soir, le contrat de location d'une maison conjugale dénichée dans les parages que ta stratégie est adoptée. Méchante donc mais pas bête, tu fais aussitôt publier au sein du réseau national, comme tu en as le droit, l'avis de vacance de mon poste. Et ceci sans m'en avertir, bien entendu, et moins d'une semaine avant la date de clôture officielle de réception des candidatures. Puis, saisissant ainsi l'occasion de noircir au passage quelques dizaines de nouvelles pages, tu entreprends de recevoir discrètement quelques candidats – options « mains molles, atonie et docilité » recommandées – à moins que tu ne téléphones toi-même aux serviles de ta connaissance pour accélérer les choses. Du moins est-ce ainsi, je suppose, que tu procèdes : un

vague copain a vu la petite annonce dans la presse professionnelle et, intrigué, voulant juste m'en parler, en savoir plus, candidater peut-être, il m'informe en réalité de la manœuvre en cours. Une manœuvre autorisée par les procédures réglementaires, que rien ne permet, administrativement, d'interrompre, et que, de fait, rien n'interrompt : tout « major » du concours national que je sois récemment devenu, je n'en serai pas moins au chômage dans trois jours (même si c'est acrobatiquement que je trouverai *in extremis* un nouveau poste, cent kilomètres plus loin, mais c'est là une autre histoire ...)

Bien que peut-être « jeune et brillant », j'ai déjà reçu quelques coups, plus même que je n'en ai rendus. Selon les cas, je me suis éloigné, j'ai argumenté, ou bien j'ai relevé mes manches et craché dans mes paumes avant d'accepter le pugilat, au risque de le voir se conclure par quelques points de suture. Mais cette fois-ci, je suis sidéré ou, plus exactement, confronté les bras ballants aux reliquats de ma naïveté. Et au sadisme nauséabond que secrète en dégoulinant la purée de tes neurones hostiles et apeurés. Quelques potentats ont déjà voulu décider de mes choix de vie. De nos confrontations, j'ai su sortir vainqueur ou *ex aequo* en opposant les arguments de ma volonté à ceux de leur autorité statutaire. Bien que déstabilisée, leur intelligence a du s'en accommoder et j'ai continué à tracer ma route. Mais toi, tu te contentes d'en appeler aux prérogatives aveugles que te confère la loi. Sans avoir à t'en justifier, tu m'imposes une situation qui indexe la jouissance de ta domination sur la menace de mon anéantissement. Je vois ton jeu, brutal, sommaire, je n'en suis pas dupe, mais je n'ai pas ni atout ni joker dans le mien, et je ne peux que chanceler. Passons sur le fait que tes « chers collègues », directeurs de boutiques en franchise eux aussi, ont tout su, n'ont rien dit et, les yeux au plafond ou plongés dans leurs dossiers, ont laissé faire. Le corporatisme se nourrit de l'entretien des privilèges. Et la nausée me revient en nappe à l'évocation de tout cet épisode.

J'ai appris par la suite que ton seul savoir-faire consistait à détruire ce que tu trouvais en place partout où tu arrivais. Quand tu es parvenue, sans délai, à le déployer à mon encounter avec une indéniable efficacité, je n'ai pas eu d'autre choix que de partir, urgemment, chercher à construire autre chose ailleurs. Je n'avais pourtant pas d'autre projet que de consolider et de prolonger, avec mon équipe, là où j'étais, ce que nous avons entrepris ensemble. Aussi, le pied que tu as mis dans la porte, avec un sale rictus aux lèvres, pour m'en empêcher, pour nous en empêcher, je regrette encore de ne pas en avoir alors brisé menu chaque phalange et chacun des os métacarpiens. J'ai su en effet que, dès mon départ, tu as partout promené ton affreux chignon et que, brandissant tes carnets comme un marteau, tu as tout démolé autour de toi, avant de partir quelques années plus tard rejouer encore et toujours la même funeste partition. Sans que jamais la « force injuste de la loi », décidément complice, ne prétende et, moins encore, ne parvienne à s'y opposer.

Voilà le genre de vieille peau de vache que tu étais alors, Yvonne F., maudite bouffonne, et que tu as du rester. Si tu vis encore, je t'imagine le nez dans le menton, jonchée sur des montagnes de bloc-notes dans un appartement aux fenêtres rendues opaques par la crasse et où personne ne pénètre. Et si tu es déjà morte, cela ne change pas grand-chose : les sorcières ne meurent jamais vraiment. Car dans tous les cas, voici la convocation que je viens de rédiger à ton intention en lettres capitales sur la première page du bloc-notes de l'hypermarché. Je sais que ton esprit maléfique peut la lire derrière mon épaule, ou que sinon tu la verras tout aussi bien publiée à la page des petites annonces de ta presse professionnelle favorite : « *MADAME YVONNE F., VOUS ETES CONVOQUEE LE DEUX MARS A DIX-HUIT HEURES PRECISES A L'AUBERGE DES TAVAILLONS A HAUT-CRET, COMMUNE DE SAINT-CLAUDE, JURA, EN VUE DE*

REJOINDRE LE LENDEMAIN MATIN, PAR DES MOYENS QUI VOUS SERONT COMMUNIQUES ULTERIEUREMENT, LA CEREMONIE EN PREFECTURE A L'ISSUE DE LAQUELLE VOUS SERA CONFIEE LA PRESTIGIEUSE DIRECTION REGIONALE DES BOUTIQUES FRANCHISEES DE CONSULTATIONS FAMILIALES POLYVALENTES. TOUTE ABSENCE OU RETARD DE VOTRE PART A CETTE CONVOCATION SERONT ASSIMILES A UN ABANDON DE POSTE ET SERONT SANCTIONNES COMME TELS ».

Je te vois maintenant, plus pathétique et chavirée que jamais, ivre de ton médiocre pouvoir mais redoutant sans cesse qu'il ne t'échappe, je te vois rejoindre la nouvelle équipe que le jeu des mutations oblige à te subir, t'appêtant à tyranniser comme de coutume la réunion de service qui s'annonce, à y déverser tes flots récurrents d'inepties, d'infamies, d'interdits. Mais tout va soudain très vite, et autrement. Tu t'assoies, tu ouvres à la première page ce bloc-notes si semblable à tous les autres que je t'ai fourré sous les yeux, tu la lis et la relis, après quoi tu frétilles ou tu bourdonnes, peu importe le genre de bestiole que tu figures, tu te lèves et tu t'en vas. Sans un mot. Pour toujours. On entend même claquer une première puis une seconde portes. Des talons s'éloigner sur le trottoir. D'où vient alors à l'équipe qui reste là l'idée de sortir illico ces bouteilles de champagne et ces verres qui semblent préparés de longue date ? Et pourquoi certains vieux clients se rassemblent-ils le soir même, avec de plus récents, devant la boutique ? On entend même quelques accords de guitare, des chants de marins, des slogans communards...

Et de deux.

Place maintenant à mon troisième personnage ... Il s'agit encore d'un saignant enseignant, ainsi en va-t-il de la loi des mini-séries, même si, à une génération près, celui-ci ne fut pas le mien. Mais comment piéger ce nouvel énergumène par une convocation en bonne et due forme après que, las de concentrer ses méfaits sur une seule école, il ait demandé et obtenu sa mutation huit cent kilomètres plus au sud ? Le serpent a bien vite filé, mais je sais qu'il n'est pas en peine de venin, je l'ai trop vu sévir pour en douter. Je suis resté vingt-trois ans sans nouvelles de Thierry F., et surtout sans la moindre nostalgie de ne plus avoir à le côtoyer. Ni appétit pour m'informer de la façon dont il tordait maintenant les bras à sa portée dans d'autres écoles en menaçant d'en faire autant aux enfants, et en leur tordant aussi la tête.

Bref j'en étais là : je repensais de temps à autres au sale coup que Thierry F., en fin d'année scolaire, avait tenté de faire à mon fils de neuf ans ; je ruminais le remords de n'avoir pas su moi aussi lui tordre le bras avant qu'il ne prenne la tangente méridionale. Autant dire qu'il figurait sur la *short list* de mes ressentiments. J'en étais donc là quand *internet* se mit à parler. Pour diverses raisons, je fréquente ces temps-ci un site consacré aux questions d'éducation, et donc d'école. Intitulé « *L'encre rouge* », celle des marges et des annotations, il s'ouvre aussi aux encres noires, celles des compositions écrites. S'y expriment régulièrement de belles colères, de justes indignations, d'audacieuses et réalistes utopies pédagogiques. On peut réagir. Il m'est arrivé d'y poster deux ou trois commentaires, signés de mon nom. Et bientôt, c'est celui de Thierry F. que j'ai vu apparaître, dans la colonne des commentaires, sous un article d'inspiration plus ou moins syndicale. M'avait-il lui aussi repéré ? Pas sûr, et peu importe : bien que peu courant, mon patronyme a probablement déserté sa mémoire très autocentrée. Confortablement installé dans les replis numériques de « *L'encre rouge* », le lascar y tenait comme à l'accoutumée son meilleur discours simili-gauchiste. Un discours de « maître » d'école, excellemment pointu – ou à peu près –, quant aux principes affichés. Mais qui, dès que je le lis, me fait remonter à la gorge le souvenir de ses pratiques d'antan, d'un tout

autre métal. Des comptes inaccessibles à l'excellence d'*Excel*, des contentieux loin d'être réglés, même un quart de siècle plus tard, se mettent alors à clignoter sur l'écran. Sur lequel s'affichent, comme autant d'hologrammes, une silhouette, un couloir, des nuages derrière la baie vitrée...

Quand tu as été affecté dans cette école toute neuve de notre quartier populaire, qu'on a découvert ta bonne gueule souriante d'ange brun un peu frisé, tes *sweet-shirt* molletonnés, tes pantalons aux couleurs d'automne et ton enthousiasme de façade, tu as semblé parfaitement ajusté, *a priori*, aux attentes de nos enfants et aux aspirations de nous autres, leurs parents. Tu disais déjà toutes ces belles choses gauchistes et syndicales sur l'école publique qui faisaient que la plupart d'entre nous avaient envie de te croire. Et puis, peu à peu, on a compris que si tu tenais ces discours joliment formatés, c'était bien moins pour améliorer l'école que, surtout, pour parvenir à régner sur elle. Et pour y régner seul. Tu n'as fait qu'une bouchée de pain de la directrice, une petite rougeaude anxieuse et incapable d'imaginer pouvoir se fâcher avec quiconque, notamment avec toi, et que tu terrorisas donc, méthodiquement, dès la rentrée scolaire. Après quoi tu lui appris à effectuer des coups en douce, ce qui lui convenait mieux. Tes collègues, guère plus courageux qu'elle, se contentaient de ricaner de sa couardise sous le préau ou dans les couloirs, ou de t'approuver « syndicalement » et systématiquement lors de vos réunions. Mieux encore : le moment venu, pour illustrer ton emprise, tu laissas entendre aux enfants que tu couchais avec l'une d'entre elles, fort accorte au demeurant.

Quant aux parents, ta façon de les informer, de les rassurer ou de les neutraliser consistait à les tenir à distance. Quitte, pour cela, à brandir devant eux le Code de l'éducation, sans jamais leur lire les articles que tu invoquais. Ou à leur chercher des poux, exercice dont les écoles – populaires – sont, s'agissant de leurs enfants, particulièrement friandes. Quand, avec l'association de « parents d'élèves » que j'animais, j'ai osé diffuser sur le trottoir un questionnaire aux parents et aux enfants pour recueillir leurs avis sur certains aspects de la vie quotidienne à l'école, tu m'as aussitôt fait comparaître devant tout le « conseil des maîtres », histoire de me faire comprendre que tu en étais le *leader* naturel et que je me mêlais de ce qui ne me regardait pas. Si j'en rigole encore, mais jaune, je me souviens cependant de la scène : moi debout devant vous tous, assis dans votre « salle des maîtres » et sirotant un mauvais café que vous ne me proposèrent pas de partager, et sommé de répondre à vos interpellations infantilisantes. La dimension et la pression théâtrales étaient délibérément portées à leur comble, et je présume que la violence symbolique de la scène était sensée m'estourbir, ou du moins me réduire au silence. Il n'en fut rien, et le questionnaire fut largement diffusé. Bien entendu, la directrice me signifia (par écrit) que le « conseil des maîtres » s'opposait à l'affichage de ses très intéressants résultats, même sur le minuscule panneau réservé aux « parents d'élèves ».

En résumé, « petit coq » était l'expression qui, quoique banale, te résumait assez bien dès qu'on parvenait à te dépouiller de tes oripeaux idéologiques et à se prémunir des émanations lacrymogènes infligées, en parfaites forces de l'ordre, par les commandos défensifs placés sous tes ordres. Nous fumes quelques-uns à refuser de céder à tes fanfaronnades, à nous rire des ergots et de la rouge crête que tu agitaïs en toutes circonstances. Mais notre résistance s'avéra un peu vaine, tant ton emprise sur les lieux était quasi absolue. Pire encore : le coq se fit bientôt loup, tendance crypto-fasciste. Plus précisément assortie, à mon égard, de la tendance « si je m'en prends à ton fils, tu seras bien obligé de te calmer ». Créer en position de force les occasions de sanctionner les plus faibles,

comme tu le fis alors et comme le fait si souvent la police dans les quartiers pauvres : j'appelle cela fasciste. Ou, dans le cas présent, intimider un enfant en menaçant de le punir de façon délibérément injuste afin qu'il se révolte et fournisse ainsi un « vrai » motif de l'être : j'appelle cela fasciste. Placer un enfant, pendant plusieurs jours, sous la menace de cette menace dans l'attente de son craquage, et informer vaguement ses parents récalcitrants de la présence d'un « problème de comportement » de leur progéniture dans l'espoir de plomber leur soirée et de les trouver tous plus dociles le lendemain matin : j'appelle cela fasciste. C'est-à-dire relevant de la prise de contrôle arbitraire, autoritaire et brutale d'un seul, conforté par sa clique, sur de moins protégés que lui.

Nous t'avions certes ingénument titillé, mon fils et moi. Ainsi mon intransigeant rejeton avait-il ramené de l'école, par un vilain soir d'automne, l'une de ces injonctions classiques, minables, édictées au stylo rouge par Thierry F. *imperator* et dénommées « punition » au motif que tu les présentais, sans véritable justification, comme d'inspiration « disciplinaire ». Il s'agissait de « recopier cent fois », pour le lendemain matin, l'une de ces phrases idiotes commençant inéluctablement par « Je ne dois pas faire ceci ou cela ... ». Mon garnement m'avait assuré, preuve à l'appui – et quand bien même : je le savais fier et fiable en ce type de circonstances ! –, qu'il n'avait commis ni ceci ni cela. La conception de l'écriture que je tenais en outre à lui transmettre était celle de l'exercice et de l'expérience d'une absolue liberté, et non pas d'un instrument de maltraitance dédié aux contraintes et aux sanctions. Aussi profitais-je de cette occasion pour faire découvrir à mon fils – en même temps, d'ailleurs, qu'à sa sœur aînée – le fonctionnement du logiciel de traitement de texte dont, avec mon récent ordinateur, je venais de me doter. Et surtout l'intéressante fonction « copier-coller » qu'il comportait déjà à l'époque, d'usage si aisé avec l'aide de la souris : un jeu d'enfant ! L'injonction figurant au « Cahier de correspondance » ne spécifiait pas que le *pensum* dut être effectué à la sueur de la main, les doigts crispés jusqu'à la crampe sur un stylo anxieusement mâchouillé. Le temps de rédiger l'interdit et de le reproduire par quelques clics en cent exemplaires, soit en moins de trois minutes, la « punition » fut donc composée sur l'écran, imprimée et annexée sans commentaire au « Cahier de correspondance ». Au pied de la lettre.

Le lendemain et dans les jours qui suivirent, tu semblas accuser le coup et tu t'abstins de réagir. Tu ne revins jamais sur cet épisode. Sans prise et sans recul sur la situation que tu avais créée, tu venais de vérifier ce qu'un militant aussi chevronné que toi aurait dû intégrer de longue date, à savoir qu'il est toujours possible à des acteurs éclairés de sortir par le haut d'un ordre imbécile. Et qu'il s'agissait là d'une liberté fondamentale, celle de l'opprimé, alors que toi, théorisant plus ou moins l'oxymore, tu disais promouvoir la contrainte et le contrôle disciplinaire comme autant de conditions, à terme, de l'émancipation des enfants. De cette idée paradoxale et saugrenue nous aurions au moins pu discuter, d'égal à égal, mais tu t'y refusas absolument, préférant envisager une vengeance plus tardive, plus clandestine et surtout plus sournoise. Je ne sais pas si cela eut lieu ou si cela me fut seulement rapporté, et par qui. Mais, comme dans un cauchemar, je te vois saisir mon fils de neuf ans par le collet sous je ne sais quel prétexte, l'élever à ta hauteur et l'écraser sur la verrière du hall de l'école en lui promettant le pire s'il s'obstine à « vouloir faire le malin », avant de le renvoyer vers sa classe.

Quand je repense à cela, vingt-trois plus tard, je confirme : « Thierry F., mais F comme fasciste ». Et c'est ce que j'inscrivis un beau soir, sur le site « Encre rouge », pour conclure un texte que j'ai placé sous ta dernière diatribe protestataire. J'y raconte en détail, au passage, tes comportements de jadis

à l'école des enfants de mon quartier et à l'encontre de l'un d'entre eux : le mien. Mes intentions sont claires : faire sortir le coq et le loup du bois. Quelques heures plus tard, te voici en effet qui roule des mécaniques comme au bon vieux temps, par écran interposé désormais. Chacun peut encore lire et apprécier la teneur de ta riposte sur le site. Tu parles de diffamation, de justice, de réparation, l'artillerie lourde est sortie. Avec copie au syndicat. Les correspondants du site semblent gênés, ou s'en moquer, ou te connaître de réputation : aucun commentaire, de soutien, de défense ou de renchérissement ne fait suite à cette séquence. J'espère sincèrement, pour ma part, avoir compromis l'image qu'elle contribue à donner de toi sur le site. Mais je ne veux pas m'en tenir là. Tu demandes réparation. Cela évolue vers la promesse et l'annonce de ce que j'attendais depuis longtemps : un face à face.

Et c'est ainsi que, sur le site « Encre rouge », je publie la convocation ci-dessous en guise de piège à guêpe, à coq ou à loup (avec copie au fiston) : « *MONSIEUR THIERRY F., VOUS ETES CONVOQUE LE DEUX MARS A DIX-HUIT HEURES PRECISES A L'AUBERGE DES TAVAILLONS A HAUT-CRET, COMMUNE DE SAINT-CLAUDE, JURA, EN VUE DE REJOINDRE LE LENDEMAIN MATIN, PAR DES MOYENS QUI VOUS SERONT COMMUNIQUEES ULTERIEUREMENT, LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL (FRANCE, ITALIE, SUISSE, ALLEMAGNE, LUXEMBOURG) ORGANISE SUR LE THEME 'UN QUART DE SIECLE D'EXPERIENCE DES ECOLES ET DES PEDAGOGIES PILOTES : BILAN ET PERSPECTIVES' DANS LE CADRE DUQUEL VOTRE EXPERTISE ET VOTRE INTERVENTION SONT INSTAMMENT SOLLICITEES . TOUTE ABSENCE OU RETARD DE VOTRE PART A CETTE CONVOCATION SERONT ASSIMILES A UNE FAUTE PROFESSIONNELLE ET SERONT SANCTIONNES COMME TELS* ».

Bien. Je constate que mon réquisitoire contre Thierry F. a occupé plus de lignes que celui consacré à son collègue Jean A. Sans doute son personnage s'affiche-t-il dans mon souvenir comme le plus récent mais aussi comme le plus ambigu des deux, sans oublier que le contentieux personnel avec lui, parce que bi-générationnel, compte double. Tous deux, cependant, ont su déployer impunément, à trente-trois ans de distance, le lâche projet de faire souffrir des groupes entiers d'enfants et de le coupler avec la volonté, pour l'exemple, d'y mâter les plus réfractaires. Impunément ? Cela reste à vérifier.

Avec Olivier B., mon invité suivant, le schéma maltraitant est d'ailleurs assez proche quoique, comme dans le cas d'Yvonne F., destiné en première intention à nuire aux adultes. Si les mobiles de ses méfaits se présentent cette fois-ci comme propres, légitimes, haut de gamme, les manières du personnage, tout vêtu façon *tweed* ou pied-de-poule qu'il soit, sont trempées dans la pleutrerie, la servilité et cette sorte de fatuité arrogante que distille souvent l'incompétence. Qu'on en juge.

Depuis quelques années, je me suis enrôlé sur un petit rafiote plutôt sympathique et j'y navigue en compagnie d'un équipage composite et un peu foutraque. Même quand on ne nous le demande pas, nous multiplions les virées exploratoires dont nous ne rentrons que rarement les cales vides. Ou encore, nous pêchons au large de nouvelles idées pour argumenter de nouvelles virées. Les autorités portuaires considèrent nos investigations en tordant le nez et en réfèrent à qui de droit. Mais nous sommes dument immatriculés, inscrits aux registres officiels et, de fait, plus ou moins ouvertement financés pour aller voir ce que les assis du rivage ne peuvent pas, ne veulent pas ou n'ont ni l'occasion ni le courage d'aller investiguer. Notre mission implicite est de tracer de nouvelles cartes du possible, en même temps que de vendre nos « produits dérivés » sur le marché de l'analyse des

tendances et de la prospective. Les poissons que nous pêchons au passage rêvent rarement d'aquariums.

A la même période, il existe un bâtiment vénérable et prestigieux, stationné dans les parages. Il bat depuis toujours pavillon exotique et interlope, et n'envisage sa mission qu'à dimension internationale, et même planétaire. Alors que le nôtre fleure toujours un peu le fuel qui nourrit sa chaudière et le goudron qui calfate les vieilles planches de sa coque, celui-ci embaume de mille fleurs capiteuses et distinguées et je crois qu'on y a déjà introduit, bien avant l'heure, l'interdiction sanitaire d'y fumer, y compris sur le pont. Le train de vie y est dispendieux, l'équipage profus et discipliné, doté d'un restaurant et de facilités diverses. De larges hublots et de profondes moquettes caractérisent les deux premiers étages – réduits à quelques vasistas et à un linoléum fatigué, cependant, au troisième –, d'amples coursives assurent les circulations, et pour le reste : la chasse aux contrats prestigieux y est permanente, bien que pas encore obsessionnelle. Il s'agit de pérenniser sans vergogne le financement et le fonctionnement de cet établissement fondé un demi-siècle plus tôt, sur des bases humanitaires, par un noyau de potentats devant lesquels les autorités portuaires ont longtemps baissé casquette. L'un de ces contrats m'amène d'ailleurs à quitter mon rafiote un jour par semaine pour explorer et lancer, sous l'un des vasistas du troisième, un modeste et ambitieux programme de mise en réseau transnational de neufs des fous. Peu importent les attendus et les caractéristiques de ce montage, disons seulement que cette aventure complémentaire me tente et que, en même temps, je suis chargé de famille. Je vais donc d'un bateau à l'autre, en métro ou en avion selon les semaines, me répétant pour m'en convaincre que tous les flots finissent par n'en faire qu'un.

Mais voici qu'arrivent par la voie des urnes, deux ans plus tard, de nouveaux pouvoirs politiques, et donc portuaires. Leur *mantra* est clair : ils exigent des circulations moins libres et mieux financées, au sein des institutions comme entre elles. Cela ne se discute pas, ou se discute ailleurs. Pour ce qui nous concerne, les conséquences sont vite tirées. Voici bientôt que notre vieux rafiote, incontrôlable et frétilant, omnivore et vaillant, agité d'un délire encyclopédique dont les fruits se répandent et s'entassent dans tous les recoins ; que notre hangar flottant où l'on croule sous les rapports prometteurs et les cartes inédites sans plus savoir où se trouvent les extincteurs ; que notre omnibus du grand large, donc, habitué à ne déclarer sa route qu'une fois arrivé à son improbable destination, se voit impitoyablement saisi, exproprié de ses murs, de son équipe, de ses projets, de son budget, de ses archives, de ses canots de sauvetage et de sa relative bonne humeur. Les membres de son équipage sont tous priés de rejoindre sans délai le « bâtiment vénérable et prestigieux ». Celui-ci reste en effet protégé par la déférence due à la mémoire de ses fondateurs alors même que, à l'évidence, il se sclérose au quai et que, les mille fleurs de sa réputation ne s'épanouissant plus en mille contrats, il émet un lourd parfum de déficit chronique dont les effluves indisposent les auteurs du *mantra* dominant.

« Tous priés », ai-je écrit. Tous sommés, plutôt. Quelques membres de l'équipage du rafiote, perspicaces ou autrement connectés, déclinent néanmoins cette « invitation ». Mais la plupart, peu enclins au chômage, subissent en l'acceptant la fusion ainsi opérée. Le minimum leur est accordé pour déménager leurs cartons d'archives d'un bord à l'autre ; leurs genoux et leurs dos en grinceront longtemps après. Je suis du lot des fusionnés, ayant étrangement anticipé le dispositif et m'y étant *de facto* l'un des tous premiers résigné.

C'est sans doute pourquoi je suis si vite convoqué par le dénommé Olivier B. C'est un grand chauve à courte barbe poivre et sel, costume trois pièces et lunettes rondes, gestuelle onctueuse et regard faussement ingénu, et qui vient d'être nommé directeur général du nouvel établissement. Sans rien connaître, ou si peu, du cœur des activités des deux équipes qui maintenant le composent. Mais pour un salaire dont j'apprendrai par la suite qu'il l'a négocié à une assez mirobolante hauteur. Il vient de nulle part, ou à peu près, c'est-à-dire de quelque institution internationale où, à défaut de produire quoique ce soit d'utile, il faisait surtout valoir ses attributs de cadre supérieur. Il était tenu d'y composer de temps à autre, dans une langue de bois délibérément anglophone, des rapports et des diaporamas qu'il prenait soin d'épurer de toute perspective opérationnelle, et donc de tout risque d'avoir à y donner suite et d'y mouiller sa chemise. A peine nous sommes-nous serré des mains cauteleuses au-dessus de son vaste bureau que, par pur opportunisme, il me désigne comme son adjoint ou quelque chose de semblable. Sur quoi il me présente sans barguigner le plan de réorganisation, aussi sophistiqué qu'incompréhensible, qu'il vient de concocter et que je suis chargé de mettre en œuvre en première ligne et en son nom. « Les ordres viennent d'en haut, ils dégringolent en cascade ! », grimace-t-il, et c'est exact. C'est à un ex-ministre de ses relations, un corrompu de première mais recasé au poste de président du Conseil d'administration de la nouvelle structure par le Premier ministre en personne, qu'Olivier B. doit sa propre nomination.

Moins d'un an plus tard, le dispositif est en place, aussi tacitement qu'indiscutablement. Les deux hommes – le président du Conseil d'administration dans l'ombre, et le directeur général aux manettes – se consacrent avant tout à monter des expéditions en eaux troubles (communication, pétrole, médicaments, vaccins, etc.). Il s'agit pour eux de ratisser les dividendes financiers et de piper les jeux d'influence qui, le moment venu, viendront servir leurs ambitions interlopes, et surtout celles, politiques, du premier. Pendant ce temps, dans le rôle bien rôdé de l'« idiot utile », je suis chargé d'agiter les sébiles devant les bailleurs de fonds publics et privés et, à cet effet, de concevoir et programmer les besogneux projets nationaux et internationaux qui assureront la façade humanitaire de l'entreprise en même temps que les salaires des matelots. Dès que, à ma grande surprise, j'y parviens peu ou prou, et que je viens donc rencontrer, encourager et féliciter mes équipes sur le quai avant de rédiger mes rapports intermédiaires, Olivier B. se précipite pour s'accaparer mes missions, en détourner les premiers acquis à son profit, s'en approprier les méthodes et les résultats. Et lorsque, le plus souvent du fait de ses interventions malencontreuses, ceux-ci laissent malgré tout à désirer, que la mission commence à battre de l'aile, il n'hésite jamais à m'attribuer ses propres incompétences. Au début, je choisis de ne rien dire. Mais, le soir venu, je compose les meilleurs de mes blues.

Quand le vent politique tourne une fois de plus et qu'il s'avère que les autorités portuaires ne répondent plus de rien, que le déficit budgétaire s'est aggravé et que la liquidation judiciaire du navire est à l'ordre du jour, les nouveaux pouvoirs me sondent en douce sur les malversations dont j'ai été témoin. Puis, dument instruits par mes soins des doubles jeux que je leur ai relatés, preuves écrites à l'appui, ils agissent en conséquence, mais m'oublient aussitôt. Quand il devient clair que la périlleuse passerelle sur laquelle je me suis tenu, à leur demande, a désormais toutes les chances de se dérober sous mes pieds, ils ne répondent en effet à aucun de mes messages et de mes appels. Pendant ce temps, Olivier B. et l'ex-ministre organisent méthodiquement le sabotage, mais à leur façon. Leurs propres chaloupes sont prêtes : luxueusement affrétée pour ce qui concerne Olivier B.,

déjà assuré d'une mutation sur un poste prestigieux à Genève, au siège – quelle atroce dérision ! – de l'Organisation Internationale du Travail ; quant à l'ex-ministre, il se contentera de se laisser remorquer par son parti reconnaissant vers une candidature sans souci à la députation dans les beaux quartiers (il n'en connaît pas d'autres).

En attendant, tous deux organisent ma comparution sans délai devant le Conseil d'administration, à la porte duquel ils me font patienter pendant deux heures avant d'y dresser le réquisitoire sans appel de ma responsabilité première dans le constat d'une déroute dont chacun sait qu'elle est pourtant et d'abord la leur. En application de quoi, dès le lendemain matin, je suis convoqué par un Olivier B. plus odieusement patelin que jamais, mais derrière les lunettes duquel scintillent des poignards, et qui me tend sans un mot la lettre de démission qu'il a rédigée en mon nom. Comme je refuse de la signer, il me menace d'un licenciement assorti de sanctions administratives voire judiciaires pour faute professionnelle grave. Puis, affichant sa soudaine sensibilité à mon statut de père de famille, il m'informe de sa toute récente visite à la capitainerie où il a négocié pour moi une embauche sur un poste de plongeur à la cuisine – gérée en sous-traitance – d'un sous-marin militaire qui part le soir même pour une mission de deux ans. Je me sens blêmir autant que ricaner : plongeur dans un sous-marin, comment peut-on descendre plus bas ? Et c'est dans un état pire que second que je me vois signer « ma » lettre de démission, à la façon dont on tranche soi-même les attaches des boutons de sa vareuse. J'apprends dans l'après-midi que le laborieux « plan social » de licenciement de tous les autres membres de l'équipage sera engagé au début de la semaine suivante.

Au double qui me fut alors remis de cette lettre, et que j'inclue, pour occulter la piste personnelle, aux copies de quelques courriers conflictuels échangés entre le Conseil d'administration et les délégués syndicaux à l'époque de la liquidation judiciaire, j'agrafe maintenant un feuillet sur lequel je dactylographie les mots suivants : « *MONSIEUR OLIVIER B., VOUS ETES CONVOQUE LE DEUX MARS A DIX-HUIT HEURES PRECISES A L'AUBERGE DES TAVAILLONS A HAUT-CRET, COMMUNE DE SAINT-CLAUDE, JURA, EN VUE DE REJOINDRE LE LENDEMAIN MATIN, PAR DES MOYENS QUI VOUS SERONT COMMUNIQUEES ULTERIEUREMENT, LA DOUZIEME SESSION EXTRAORDINAIRE DU COMITE MARITIME INTERNATIONAL DE L'ORGANISATION DES NATIONS-UNIES, ORGANISEE CETTE ANNEE A GENEVE. A CETTE OCCASION, ET AU VU DE LA MAITRISE DONT VOUS AVEZ FAIT PREUVE DANS LA GESTION DE CRISE DE L'AFFAIRE DONT PLUSIEURS ASPECTS DECISIFS SONT REPRODUITS EN PIECES JOINTES, IL VOUS SERA PROPOSE D'ACCEPTER VOTRE NOMINATION AUX FONCTIONS D'EXPERT INTERNATIONAL AGREE EN MATIERE DE LITIGES MARITIMES. TOUTE ABSENCE OU RETARD DE VOTRE PART A CETTE CONVOCATION SERONT ASSIMILES A UNE FAUTE PROFESSIONNELLE ET SERONT SANCTIONNES COMME TELS* ».

Le tout est expédié à Genève, en temps utile et par voie postale, pour y être lu par son destinataire après avoir été dument enregistré et tamponné par le Service du courrier. Et de quatre, donc.

Merci maintenant d'ouvrir les rangs une dernière fois, le temps est venu d'accueillir comme il convient mon ultime invitée. La voici qui s'annonce, qui s'approche, qui s'avance. Longue blondeur baltique plutôt que scandinave. Impérieuse plus que majestueuse. Ses yeux sont gris plutôt que bleus, des yeux de jument. Nos épaules se touchent, et je ne suis pas petit. Dès que je l'ai vue, huit ans avant l'épilogue, je me suis dit : « Celle-là ne va pas me rater ! ». Elle ne m'a pas raté.

Notre coopération sans chaleur, parsemée de quelques convictions communes, s'avérera le fruit d'un semi-hasard. Ce fut plutôt une cooptation, en vérité, volontaire, assumée mais profondément

inégalitaire, cadencée qui plus est par moult usages administratifs et politiques de rigueur. Une offre de relation, en somme, mais sans désir et guidée par la volonté de main mise vorace de ma partenaire sur tout ce qui passe à sa portée en vue de son instrumentalisation, si possible immédiate. Pour tout dire, bien que recruté à mon corps défendant, je n'ai guère eu le choix que d'exécuter les toutes premières consignes, puis à en préparer de nouvelles y compris pour me les appliquer au fur et à mesure, comme le vrai mercenaire que je suis bien vite devenu. J'ai toutefois su garder mes gants et, comme d'habitude, j'ai progressivement refusé d'obtempérer, puis de plier. Un réflexe de survie.

La décision de la rupture aura eu besoin de longs mois pour être prise. Ce sera le temps des grincements secs entre ces deux titans de bande dessinée que nous figurions peu à peu : moi le savant, et Olga T. la puissante. « Puissante » signifie que, même quand elle a tort, Olga T. a raison. La chose est claire. Et « savant » veut dire : je sais depuis le début que de telles obstinations mènent à coup sûr vers un naufrage. En ayant déjà vécu un près de dix ans plus tôt, je veille à ce qu'aucune chaîne ne s'enroule à mes chevilles. Je veux pouvoir plonger à temps, décider sans chaloupe des conditions de mon évacuation.

Plonger, ça j'ai su faire ! Au début de notre divorce, je suis même remonté plusieurs fois sur le pont, au grand amusement d'Olga T. qui croyait sans doute que je venais mendier à ses genoux quand je n'étais qu'à la recherche de mes archives. Après quoi, oui, je suis mort pour de bon, noyé debout, mes liasses de projets à la main, et sans avoir cherché à la saluer avant d'en finir. Ou plus exactement : après avoir commis l'erreur de lui demander audience en son Palais quelques semaines plus tôt. Une dernière visite, mais une visite de trop sans doute, car ce jour-là Olga T. a pensé à tort que, venu sans convocation et de ma propre initiative, je ne pouvais avoir d'autre intention que de lui chipoter les attributs du pouvoir, et par conséquent de lui disputer l'exercice de ce pouvoir. Peut-être d'ailleurs s'agissait-il bien de cela, je n'ai pas eu le temps de le savoir. Car les grêlons de sa riposte, mesquinement fourbis par son proche entourage, se sont bien vite abattus sur moi, ou bien étaient-ce depuis longtemps déjà des flèches empoisonnées ? Et oui, je suis mort debout, je l'affirme même sur mon CV, mais après un rude et pénultième combat qui m'a vu tendre de nouveau, en guise de chant du cygne, un délicat bouquet de désaccords qui portaient à vrai dire sur pas mal de points assez essentiels. Un bouquet qu'Olga T. accueille en me flanquant une bonne paire de baffes, suivie d'un coup de talon dans l'estomac depuis le haut des marches où, dignement, je m'apprête non sans panache à dégringoler. Dernier plongeon avant la chute finale ! Message reçu ... Je démissionne discrètement, en prédisant à bas bruit et à qui veut l'entendre qu'une réponse plus élaborée sera acheminée le moment venu, et je m'éloigne pour toujours des dorures du Palais.

Et voici maintenant, chère et honnie Olga T., mon message en retour, comme annoncé il y a dix ans. J'attendais avec impatience l'occasion de ton proche retour en mes parages pour te le délivrer. C'est un message regrettamment amer : comment pourrait-il en être autrement tant tu résumes, en les transcendant, toutes les amertumes de ma vie finissante ? Mais en voilà l'essentiel. Je me fiche que tu m'aies autrefois humilié, sans peut-être t'en rendre compte quoiqu'avec une belle constance. Car aujourd'hui j'ai oublié ta violence, j'ai même oublié ton visage, ta voix, tes yeux de jument, et jusqu'à ta victoire. Mais je n'ai pas oublié les conséquences de cette violence et de cette victoire. Tu ignores sans doute que ma défaite, quant à elle, a été par la suite aussi durable que sordide. Mort debout sur les estrades où j'avais cru devoir nuancer ton pouvoir, je suis hélas resté bien vivant, commis dans les

bas-fonds pendant cinq trop longues années – besoin de salaire oblige ! – à de sombres besognes. En l’occurrence, à l’étiquetage des paquets repérés comme non conformes en sortie de soute et à toutes autres tâches similaires qu’il m’a fallu mener au cul des camions, mais que t’importent ces détails ! Fourbu jusqu’à l’os, j’ai arpenté, tard le soir, sous les lampadaires jaunes et sous la pluie, nombre de ces quais de gare où j’attendais, avec quelques mères « monoparentales » et autres camés faméliques, des trains abondamment tagués presque toujours en retard ou annulés. Aujourd’hui encore, je ne peux admettre ni pardonner que ta morgue vengeresse, parée en outre des atours de la sollicitude sociale, ait assigné l’objecteur de conscience que j’étais à tes yeux à cette souffrance morale qui fut secrètement la mienne ; qu’elle l’ait confiné à cette noirceur tenace dans les conditions du labeur et du mépris ; qu’elle l’ait condamné à ces cinq années de baigne territorial où je dus expurger une peine motivée par la seule faute de n’en avoir pas commise. Pour tout cela, je ne t’accorde aucune excuse. Sous ton masque humaniste, plus grimaçant que sincère, tu n’as jamais eu la moindre intention – bien au contraire ! – de m’éviter la radicale sortie de route qui m’attendait, ni les roulades sur les bas-côtés, les accrocs au costume et les entailles au front qui, fatalement, en résulteraient. N’as-tu pas consigné mon éviction définitive par ce fameux coup de talon dont tu espérais qu’il te débarrasserait, en même temps que de ma personne, de tous mes avis dérangeants mais prémonitoires sur la complexité de projets et de trajets que tu considérais comme indiscutables du seul fait que tu en avais décidé ? Mais voici qu’aujourd’hui je riposte. Ou plutôt : que mon présent message « en retour » en annonce un autre, bien tangible, et qui t’indiquera, en partie à ton insu, le cadre et le schéma de ma riposte.

Notre désaccord reste entier, je présume, mais il est aussi d’intérêt général, et c’est pourquoi je ne veux pas, même dix ans plus tard, te laisser le dernier des derniers mots. Des mots, en effet, il y en a bien d’autres à prononcer. Aux carrefours des routes de l’action convergent de même autant de promesses d’ordre que de promesses de désordre. Or, de ce constat, nous tirons depuis longtemps des leçons bien opposées. Toi, Olga T., tu te veux donneuse d’ordres, c’est en quelque sorte ta conception policière de la politique : ce que tu dis doit-être. C’est toi, affirmes-tu, qui sait – ou qui estimes savoir – au motif que c’est toi qui fais – en réalité, tu m’as surtout et souvent fait faire à ta place, dans l’ombre portée des discours que je rédigeais pour toi. Problème : tu ne supportes pas les écarts entre ce que tu crois et ce que je vois. Pour ma part, je me veux organisateur des désordres, c’est en quelque sorte ma conception de la création d’un ordre renégocié des choses : sans programme ni reproduction systématiques. Je milite pour la possibilité – collectivement envisagée – d’une insurrection du réel dès les premiers soubresauts de celui-ci¹. Je ne quitte jamais mon bâton de marche. Je veux être en mesure d’accompagner, de décrire, et d’accompagner encore les parcours qui s’improvisent, de déchiffrer l’entrelacs des opportunités où se débattent et se dénouent les mouvements des hommes. Ce sont ces mouvements en nappe que toi, Olga T., tu prétends canaliser et conduire jusqu’au terme que tu leur fixes. Quelle illusion ! Crois-tu pouvoir intimider le fleuve en t’avançant vers lui un dé à coudre à la main ? Il est bien possible que tu le croies, ou que tu préfères emprunter le pont, voire déclarer publiquement qu’il n’y a pas fleuve. En réalité, et pour nous résumer, tu te méfies à juste titre des forces sociales que tu échoues à contrôler depuis ton Palais, pendant que je me fie, avec un œil d’alchimiste, à toutes celles qui se manifestent ici ou là. Je suis au fond plus optimiste que toi. Toi qui prends tes inquiétudes pour de l’action, tu n’acceptes de tolérer un peu de cogitation que pour te distraire d’un ordinaire dont l’étrangeté te désarçonne, mais

¹ “A dream you dream alone is only a dream. A dream you dream together is reality.” John Lennon

à la condition expresse de rester, en toutes circonstances, la maîtresse absolue du jeu. Et de le faire savoir. Notamment à la presse, à ces journaux, locaux et parfois nationaux, que tu compulses fiévreusement chaque matin dès ton arrivée au bureau pour savoir si on y parle de toi. Ou si on en parlera bientôt un peu plus, quel qu'en soit le motif. Ici se révèle ton pessimisme foncier.

Dix ans se sont donc écoulés depuis ce que tu considères avoir été mon élimination définitive de ton champ de vision. Accaparée par l'entretien laborieux du feu de tes rêveries politiques, tu m'as sans doute effacé de la palette de tes inspirations. Mais tu as omis aussi de te souvenir du pouvoir jamais éteint dont je dispose par l'écrit. Comment pourrais-tu imaginer que, de ce fait – et ne me demande pas comment ! –, j'ai pu être à l'origine de cet entrefilet totalement imaginaire – une *fake news*, comme on dit aujourd'hui, et à l'état pur – que tu découvres ce matin dans ton quotidien favori. On y annonce que, « *selon des sources bien informées, et à l'initiative de plusieurs élus et personnalités européennes de droite et de gauche, une liste multinationale serait en voie d'être constituée, dans la plus grande discrétion, en vue des prochaines élections européennes* ». Et que, bien que la Suisse ne soit pas membre de l'Union Européenne, c'est à Genève, ville à vocation et culture internationales, que la composition et les orientations programmatiques de cette liste seraient prochainement arrêtées, « *sans qu'on en sache plus à cette heure* ». Le court article évoque enfin le fait qu'une « *femme politique expérimentée* » serait actuellement approchée et pourrait être sollicitée pour devenir « *tête de liste* » de cette initiative, mais que des tractations sont en cours à ce sujet entre les principales forces politiques concernées et que, à ce stade, aucun nom ne peut donc encore être avancé.

Je vois d'ici, chère Olga, ton imaginaire commencer à gamberger pendant que tu lis ces lignes en lapant ton premier café de la journée. Ma voix, feutrée de fourberie, guide la tienne, matinée d'ambition, au plus profond du casque d'or de ton crâne pour y chuchoter ces quelques mots : « *Pourquoi pas moi ?* ». Et en effet, une femme de conviction et d'action comme toi, si pragmatique – si opportuniste, sifflent certains jaloux –, au féminisme si intransigeant – ne sais-tu pas mieux que quiconque te saisir d'un homme de bonne volonté, le presser de tout son jus puis le jeter comme un citron ? –, si expérimentée – n'as-tu pas réussi à deux reprises à imposer ton improbable candidature à ton parti ? –, bref une femme d'une telle envergure ne mériterait-elle pas de voir ses talents promus pour être placés à une plus vaste échelle ? La question, bien sûr, doit être posée. Et c'est donc celle que je viens malignement te poser au moyen de cet entrefilet bidonné qu'un vieil ami, dissident mais encore bien introduit dans le marigot des médias, m'a aidé à faire publier.

Certes Olga T. ne jouit pas d'une réputation inoxydable au sein de sa « famille politique », comme on aime dire « à droite » - mais elle aime se dire « à gauche ». Pour autant que famille, en l'espèce élargie, autour d'elle il puisse y avoir. Sous couvert d'anonymat, des voix exprimeront volontiers les plus extrêmes réserves sur sa cohérence idéologique, plutôt fluctuante ; sur son bilan politique, aussi déclamatoire que dérisoire ; et sur ses compétences opérationnelles, grevées de rustines ou, au mieux, déléguées. D'autres se montreront dubitatifs ou caustiques quant aux orientations et visées réelles, aux soutiens – en particulier financiers – et, au total, aux fondements stratégiques des initiateurs de la bien trop large « liste » dont il serait envisagée qu'elle devienne la « tête ». Selon les uns et les autres, le portrait-robot, peu élogieux, de la personnalité pressentie serait donc à l'image d'un projet aussi flou : il la faudrait dotée d'une appétence irréfragable pour la conquête des attributs européens du pouvoir, mais pas d'une compétence équivalente pour son exercice – sauf sur

un mode aveugle et brutal. Or, changement d'échelle – dont je la crois peu capable – mis à part, ces traits de personnalité n'évoquent-ils pas l'ardente Olga T. ? Bien entendu, je partage *in petto* l'intégralité des réserves exprimées tant à son sujet qu'à celui du projet politique interlope qu'elle serait censée porter. Mieux encore : c'est pour ces raisons-mêmes que j'ai pensé à elle dans ce rôle. Après tout, si un grand journal du matin a pu gober ce scénario dans ses colonnes, pourquoi ne s'imaginerait-elle pas apte à l'incarner ? Le pseudo journaliste que je suis, auteur de l'entrefilet non signé, n'a-t-il d'ailleurs pas conclu celui-ci en faisant remarquer que « *cette initiative transnationale, en dépassant les clivages obsolètes droite/gauche pourrait rencontrer son public et être en mesure de représenter, au sein du futur Parlement européen, une force incontournable pour la constitution de diverses majorités d'opportunité* » ?

Je ne doute guère du crédit plus ou moins instinctif que lui accordera Olga T. en lui faisant parvenir par courrier électronique, sous une identité de compte bidonnée, et avec en pièce jointe le PDF de l'article en question, le message suivant. « *MADAME OLGA T., VOUS ETES CONVOQUEE LE DEUX MARS A DIX-HUIT HEURES PRECISES A L'AUBERGE DES TAVAILLONS A HAUT-CRET, COMMUNE DE SAINT-CLAUDE, JURA, EN VUE DE REJOINDRE LE LENDEMAIN MATIN, PAR DES MOYENS QUI VOUS SERONT COMMUNIQUEES ULTERIEUREMENT, LA REUNION TRANSPARTISANE ET TRANSNATIONALE, ORGANISEE A GENEVE, DESTINEE A METTRE SUR PIED UNE INITIATIVE POLITIQUE INEDITE EN VUE DES PROCHAINES ELECTIONS AU PARLEMENT EUROPEEN. BIEN QUE CETTE INITIATIVE, DESTINEE A RESTER CONFIDENTIELLE A CE STADE, AIT FAIT L'OBJET D'UNE FUITE INDESIRABLE DANS UN ORGANE DE PRESSE LOCALE DE VOTRE PAYS, NOUS COMPTONS SUR VOTRE DISCRETION. A L'OCCASION DE CETTE REUNION, LE PROGRAMME ET LA STRATEGIE POLITIQUES AINSI QUE LA COMPOSITION DE LA LISTE QUE NOUS PROPOSONS DE CONSTITUER SERONT DEBATTUES. PAR AILLEURS, AU VU DE VOTRE PARCOURS ET DE LA DETERMINATION DONT VOUS AVEZ SU FAIRE PREUVE AU FIL DE CELUI-CI, NOUS ENVISAGEONS DE VOUS CONFIER LA TETE DE CETTE LISTE. TOUTE DECLARATION INTEMPESTIVE A LA PRESSE, DE MEME QUE TOUTE ABSENCE OU RETARD DE VOTRE PART A CETTE CONVOCATION, SERONT ASSIMILES A UNE FAUTE POLITIQUE ET SERONT SANCTIONNES COMME TELS* ».

Je presse sur le bouton d'envoi et me dirige vers le frigidaire pour ouvrir une bière bien fraîche et bien méritée : et de cinq ! A l'égard de ces cinq-là qui, chacun en leur temps jadis, ont prétendu m'imposer leur maîtrise, je suis devenu en un tournemain le maître des écrits qui vont décider de leurs déambulations dans le temps présent. Sur l'écran où ils figurent et vont bientôt se mouvoir, et peut-être s'immobiliser, je décide seul de ce qui va leur arriver, libre à eux d'en tirer les conclusions de leur choix dans les temps à venir.

* * *

Deux mars, 16 heures, Auberge des Tavaillons. Par la fenêtre du bar où je me suis installé devant une tasse de thé *Earl Grey* et mon ordinateur, j'observe les flocons qui tombent dru sur la combe et reblanchissent la vieille neige durcie par le gel qui en tapisse les pentes et les replats depuis plusieurs mois. Les nuages sont bas et la lumière du ciel est déjà si grise que je vais devoir me lever pour activer les halogènes. Les sept chambres d'hôtes, les parties communes et la cuisine de la vieille auberge, que je connais depuis si longtemps, ont été récemment remises à neuf par son nouveau propriétaire, un grand gaillard énergique et enthousiaste. Celui-ci est parti en décembre pour un très long voyage mais il m'a laissé un double des clefs, au titre de nos excellentes relations de voisinage – nous avons fait ensemble une trentaine de pots de confiture et quelques travaux de soudure, l'été dernier – , afin que je m'occupe de ses chats et que, si besoin, je puisse y héberger des amis de

passage. Je suis dans les murs depuis ce matin, j'ai ouvert les volets, monté le thermostat de la chaudière, regonflé les oreillers et retendu les couvre-lits pour la forme. Après quoi je suis descendu en ville avec mon antique *Range Rover* pour faire les courses et acheter les journaux, puis je suis remonté sous la neige qui commençait à tomber pour m'enfermer aussitôt dans la cuisine et préparer le repas du soir.

Que me reste-t-il à faire encore ? Plus grand-chose : rédiger le menu, puis changer d'habits. M'étant résolu à allumer les lampes, j'en profite pour aller enclencher un CD de Chet Baker. La musique tourne en volutes avec la fumée de ma pipe le long des hauts lambris du bar puis s'enfuit par la fenêtre entr'ouverte, rejoignant les flocons qui sont comme des notes volant bas sous le soir qui s'avance. De retour au comptoir, je consulte une dernière fois les cinq dossiers que j'ai patiemment constitués ces derniers jours :

- la photographie en noir et blanc de la classe du cours moyen seconde année et celle du tableau noir où j'ai inscrit à la craie la convocation de Jean A. ;
- la copie carbone de la première page du bloc-notes où j'ai rédigé la convocation d'Yvonne F. ;
- la sortie papier de la page du site « Encre rouge » où figure la convocation concernant Thierry F. (avec copie cachée à mon fils) ;
- la copie de la convocation adressée à Olivier B., assortie de celle de plusieurs documents relevant du contentieux social ;
- la sortie papier du courriel de convocation récemment envoyé à Olga T., et la photocopie de l'article de presse qui en documente le contexte.

Tout est en ordre. Je glisse le tout dans un tiroir que je ferme à clef, et je confie la clef au seau à glace. Je m'affaire maintenant à composer et imprimer le menu de ce soir. Un menu que, sous une classique frise de branches d'épicéa piochée dans *Adobe Stock*, j'annonce comme « régional ». Apéritif : Macvin du Jura - Entrée : potage de pleurotes en crème d'orties - Plat : Daube de sanglier aux morilles sur son lit de topinambours braisés - Dessert : crème renversée gratinée au Comté. Vin : Vin Jaune de Château-Chalon 2010. Rien que de l'exquis fait maison !

Il me reste à m'habiller. J'ai opté pour le *look* « montagnard chic » : costume trois pièces en velours côtelé couleur bronze moiré, chemise de coton écru blanc et lavallière sépia, bottes en daim. Un tablier immaculé et une toque blanche m'attendent en cuisine pour quand viendra l'heure de réchauffer les plats et de les servir à mes hôtes. Je suis et serai pour eux le seul employé – multitâches – de l'auberge, et je tiens à leur offrir un service de haute tenue.

J'enfile donc chemise et costume, et je m'admire dans la glace. Vêtu de la sorte, et avec mon crâne récemment rasé, les moustaches que je me suis laissé pousser, les lunettes d'écaille posées pour l'occasion sur mon nez, avec l'œuvre aussi sur mon visage de tout ce temps écoulé, les rides qu'il y a tracées, mes joues qu'il y a un peu creusées, il y a bien peu de risques que je sois identifié. C'est une certitude pour ce qui concerne Jean A., qui ne m'a connu – et oublié – qu'enfant. Il peut y avoir un petit doute avec Olga T., mais je me souviens de sa myopie. Oculaire et psychique.

Ah, encore une chose : le flacon de benzodiazépine qu'il me reste à transvaser dans la bouteille de Macvin ... j'ai calculé la dose, que j'introduis avec une seringue à travers le bouchon ... et me voici fin prêt ! Je me cale dans le meilleur fauteuil du bar, je bourre une pipe de tabac *Royalty* (celui de

Davidoff, en boîte ronde et dorée) et j'attends. Il n'est que six heures moins le quart. La petite route qui passe devant l'auberge n'est guère fréquentée dans la journée, sauf très tôt le matin et à cette heure-ci quand passent et repassent les « frontaliers » qui vont travailler « sur Suisse », comme on dit ici, ou qui en reviennent. Leurs voitures se succèdent à un bon rythme mais, présentement, le bruit de leurs moteurs est étouffé par la neige. Je distinguerai d'autant mieux le claquement de la portière du premier taxi ... Je me lève pour me verser un vieil armagnac. Ce n'est pas que je sois nerveux, bien au contraire. Impatient, plutôt, et je sais pour l'avoir déjà goûté avec mon voisin l'aubergiste, l'automne dernier, que c'est vraiment un excellent armagnac...

Comme je repose le verre vide sur le comptoir, une paire de phares s'immobilise devant la fenêtre. Un moteur tourne au ralenti pendant une minute ou deux – « Vous avez besoin d'une note ? », doit demander le chauffeur – , un jeu de bruits divers annonce que l'on va chercher un bagage dans le coffre, et enfin la porte d'entrée de l'auberge s'ouvre pendant que les phares du taxi tracent un demi-tour et s'éloignent. Je me soucie peu de savoir qui va être le premier ou la première à mettre un pied dans mon piège. Je suis bien entendu décidé, dans tous les cas, à m'afficher d'emblée impassible, courtois, professionnel. De fait, mon cœur ne s'emballe pas plus que ça quand, très tranquillement, je me vois m'approcher du néfaste Olivier B. – c'est donc lui le premier ! – pour l'accueillir et refermer la porte derrière lui. Il va non moins tranquillement poser sa large mallette de cuir rouge sur le comptoir et se retourne vers moi. Je le considère avec une feinte bienveillance, quoiqu'il m'en coûte, de derrière mes lunettes improvisées. Je m'y attendais, mais je suis tout de même un peu surpris : il est à peu près tel qu'il était il y a vingt ans. A peine quelques rides de plus, mais il me semblait déjà, à l'époque, vieux et madré. Il a conservé, comme jadis, son petit air amusé et un brin méprisant. Même pardessus gris souris, même costume anglais de fine laine, même cravate mauve ... Mais c'est ainsi : je ne vais tout de même pas exiger de mes personnages qu'ils aient vieilli avec moi ! Tels je les ai quittés autrefois, tels ils comparaitront tous les cinq ce soir.

J'inscris Olivier B. sur mon registre, je lui tends sa clé, puis je l'accompagne à l'étage jusqu'à sa chambre et lui indique l'heure du repas. « Et les informations pour demain ? », demande-t-il, un pied dans la porte. Je le rassure : elles lui seront données pendant le repas. Il me revient sur le champ que ce fier-à-bras était aussi un grand anxieux.

Je suis sur le point de redescendre que deux silhouettes s'annoncent dehors en dansant entre deux paires de phares. Claquements de haillons et de portières, roulettes de valise raclant le goudron sous la neige, coups de battoirs frappés à la porte – je crie depuis l'escalier que l'auberge est ouverte – et voici que les deux femmes de l'assemblée font, dans un éclat de rire, une entrée tonitruante. « Nous avons échappé de peu au talus », s'esclaffe Yvonne F. et, déjà, elle cherche son bloc note pour y consigner cette phrase mémorable. « C'est parce que, chère madame, votre chauffeur ne valait pas un clou », rétorque Olga T., toujours prête à dénigrer autrui, et surtout le « petit personnel », avant de surenchérir : « Le mien était un as de la conduite sur neige ! ». Je dis que les chauffeurs le sont tous, ici, chacun à leur façon, et je leur propose de prendre en charge leurs manteaux. Le visage d'Yvonne F. est toujours aussi lisse, son chignon toujours aussi odieux. Elle incarne plus que jamais la dangerosité de la bêtise en action. L'impératrice Olga me fait un petit geste énervé de la main et du menton qui signifie : « Abrégeons ces préliminaires ! ». Pendant que je les enregistre, mes nerfs font des nœuds mais je me sens nécessairement et parfaitement calme. Je leur remets leurs clefs respectives et, serrant bien fort les mains sur les poignées, je me saisis de leurs valises. C'est ensuite

le même jeu que je leur délivre : montée à l'étage, ouverture des chambres, informations pratiques sur les informations et les horaires. Je crois comprendre que les deux femmes n'ont pas eu le temps de se dire devant l'auberge, en sortant de leurs taxis, ce qui les y amenait, mais aussi qu'elles n'en ont pas la moindre intention. Olivier B. lui non plus n'a soufflé mot, tout à l'heure, des motifs de sa venue. Résidant à Genève, soit à une heure de route de l'auberge, et pas vraiment habillé en touriste hivernal, il n'a pourtant pas de raison très évidente de venir y passer la nuit. Surtout, et qui plus est, pour y être informé des conditions de son retour à Genève le lendemain matin, mais cela il pense sans doute être le seul à le savoir. Passons.

Passons d'autant plus qu'un nouveau taxi vient de s'arrêter. Malgré les intempéries, mes hôtes sont presque ponctuels ! Je n'ai même pas eu le temps de me verser une nouvelle lichette de vieil armagnac que déjà la porte s'ouvre brusquement. « Je suis un peu en retard, mais j'ai un mot de mes parents ! », s'esclaffe Thierry F. Ce besoin des professeurs de faire savoir qu'ils le sont... Evidemment, il se croit drôle, il s'est toujours cru drôle, même quand il tordait les oreilles de ses vis-à-vis. « Bon, à part ça, pas très syndicale, cette neige ! » Ce besoin des syndicalistes, etc. Aux marges d'un agacement qui se réactive dangereusement, je suis sur le point de lui rétorquer que, bien au contraire, « cette neige » milite pour sa fonte radicale, que ses mille flocons s'impatientent de sortir de l'assignation sur place et de se faire gouttes d'eau pour tenter enfin l'aventure de la dégoulinade sur les pentes, et sur le point d'ajouter qu'il n'y a pas besoin de le copier cent mille fois pour le comprendre. Mais non : je me contente de tendre mon registre au sinistre bouffon pour qu'il y dépose seulement sa précieuse signature. Ensuite, c'est avec la rigueur placide d'un vagemestre de rectorat que je lui donne sa clef. Je le laisserais bien trouver sa chambre tout seul mais, par respect pour son sac prolétarien, ou plutôt de « hussard noir », je monte le guider et l'informer comme je l'ai fait pour les trois autres.

Bientôt dix-huit heures trente. Qui est donc ainsi en retard ? Mais nul autre que notre bon maître ! Cet abominable Jean A. qui aimait tant accueillir les retardataires d'un coup de règle en acier sur le bout des phalanges ! Aura-t-il lui aussi un mot d'excuse à faire valoir, lui qui n'en mérite guère ? Mais voici qu'une voiture s'avance, passe, hésite, recule, s'arrête. Je jette un œil par la fenêtre du bar. Ce n'est pas un taxi, cette fois-ci. Mais une sorte de DS 21. Le barbu qui en sort est bien Jean A. Je comprends : il est venu avec sa propre voiture, et il a cinquante-six ans et au moins cinq cent kilomètres sous les jambes. Je le regarde s'approcher, sa petite valise à la main. Il secoue la neige de ses épaules devant la porte, qu'il pousse lentement. Il entre à pas de loup, m'aperçoit, referme la porte tout aussi lentement. Je lui désigne le comptoir d'un large geste du bras. C'est le dernier de mes hôtes, mais ce sont mes premières émotions. L'effet d'une plongée dans celles de l'enfance, je suppose. Je m'appuie un instant au coin d'une table du bar. Le choc est rude. Me remonte à la gorge le mélange de terreur et de servilité honteuse que m'a inspiré cet homme pendant de trop longs mois. Je n'avais pas neuf ans. Je me dis que plus d'un demi-siècle est passé, depuis lors, et qu'une bonne soirée partagée nous attend maintenant. Bref, je me ressaisis en douceur. Jean A. est resté imperturbable, attendant juste que je me décoince pour pouvoir accéder aux prestations qu'il attend de moi. Sans terreur ni servilité, je lui présente donc le registre, sa clé et ainsi de suite. La routine efface la crainte. J'ai pris au passage la petite pile de menus posés sur le comptoir. Arrivé en haut de l'escalier, j'en glisse un exemplaire sous la porte de mes quatre autres convives et je lui en remets le sien en main propre. Il s'éclipse dans sa chambre, et je reste un instant sur le palier : c'est bien l'étape suivante qui s'annonce avec son arrivée.

En attendant, je me réjouis de les savoir tous les cinq bien casés dans leurs niches rustiques mais coquettes, d'une extrémité à l'autre de l'étage. Comme ils ne se connaissent pas, ils n'ont aucune raison d'en sortir avant l'heure de l'apéritif et du repas. Et ils ont bien vu en le rejoignant que, même si quelques fenêtres éclairées en animent les façades, le hameau autour de l'auberge est désert. Les voici donc, pour ainsi dire, sous ma coupe. Je redescends lentement les marches et je vais m'installer à la cuisine, moins pour m'adonner aux préparatifs du repas, qui seront rapides, que pour m'y autoriser une petite séance de méditation dans le noir.

Tout se passe ensuite comme prévu. Et prévu de longue date ...

Il est près de dix-neuf heures trente quand les parquets se mettent à grincer là-haut. Les voici qui s'engagent l'un après l'autre dans la cage d'escalier pour souscrire au rituel de l'apéritif. Ils s'installent dans les fauteuils du bar, échangent quelques mots sur la météo, la neige qui a cessé de tomber, le troublant silence des montagnes, etc. Je m'avance, revêtu de mon tablier blanc et de ma toque de cuisinier, plus méconnaissable que jamais. Après leur avoir présenté emphatiquement la bouteille de Macvin, j'en descelle et en extrais le bouchon, et je remplis largement leurs verres. Ils proposent que je trinque avec eux, ce que bien entendu je décline d'un « jamais pendant le service » qui les impressionne et les déride tout à la fois. Ils sont à la recherche d'un sujet de conversation, ils vont taquiner ma raideur puis improviser sur cette courte base. Aucun des trois hommes et aucune des deux femmes ne peut ou ne veut dire aux autres ce qui l'amène ici ce soir, il faut donc qu'ils s'excitent autrement. Dans un premier temps, la chaude liqueur du Macvin les y aide. Après avoir commenté mon métier, ils se disent les leurs, mais cela ne débouche sur rien, sauf pour les deux qui se découvrent enseignants et qui s'en congratulent pour la forme. Ainsi le sujet de conversation est-il trouvé, on va parler de la question scolaire et bientôt, comme il se doit, tout le monde se coupe joyeusement la parole. Mes hôtes, à l'écoute de leurs estomacs, tuent le temps. Je fais élégamment circuler parmi eux un ravier à trois étages peuplé de noix de cajou, de *chips* végétales multicolores et de petits cubes de Comté jumelés, sur des cure-dents, à des grains de raisin blanc.

Puis les molécules de benzodiazépine entament leur travail de fond et déjà, grâce aux débuts de la seconde phase d'action du Macvin de ma composition, on commence à s'invectiver un peu moins. Mes distingués convives sont même tout à fait calmes quand, leur désignant la salle adjacente du restaurant, je les prie de « bien vouloir passer à table ». De table je n'en ai d'ailleurs prévu qu'une seule, de cinq places évidemment. Aussi semblent-ils attendre que j'indique à chacune et chacun la sienne, sur le mode « plan de table » – ce que je ne fais pas, tant l'étiquette me semble dérisoire dans le contexte qui se profile. S'improvise alors entre eux un ballet quelque peu léthargique, ponctué de molles invitations mutuelles, et qui se prolonge jusqu'à ce que chacun finisse par adopter une chaise et y entreprenne de déplier sa serviette.

Pendant que Thierry F. et Jean A. s'efforcent d'entretenir un débat devenu pâteux sur les invariants de la pédagogie, j'effectue un bref aller-retour à la cuisine et j'en reviens en portant, sur un plateau, une soupière façon grand-mère et une louche en argent. J'annonce à haute voix : « En ligne directe de nos pré-bois mouillés de rosée, voici le potage de pleurotes en sa base de crème d'orties, relevé d'un soupçon de cancoillotte ». D'un geste souple et arrondi, j'extrait la soupière du plateau, je la dépose au centre de la table pour l'admiration de tous, puis j'ôte le couvercle, je plonge la louche

dans le fumant breuvage, je la ressors remplie aux trois-quarts et j'en verse délicatement le contenu juste à gauche de l'assiette de Jean A., directement sur la nappe. Lui empruntant sa serviette, je veille d'un geste presté à ce que le coulis de potage ne vienne pas, au bord de la table, se répandre sur son pantalon.

Peut-être sont-ils tous, Jean A. y compris, éblouis par mon style, ou bien déjà très ensuqués, ou les deux à la fois, toujours est-il qu'ils me regardent bouche-bée et que personne ne réagit. Faisant mine d'en déduire l'assentiment attendu, je leurs sers tour à tour le potage selon le même protocole. D'abord Yvonne F., dont je mets respectueusement à l'abri le stylo qu'elle a laissé s'endormir auprès de son bloc-notes. Puis Thierry F., qui sourit d'un air imbécile en plongeant un doigt incrédule dans la petite flaque formée autour de son assiette vide. Puis Olivier B., qui entreprend d'essuyer ses lunettes et ne va pas cesser de s'y employer pendant les minutes qui suivent. Puis Olga T., qui regarde mes mains et murmure quelque chose, totalement hors sujet, à propos des hommes et des femmes.

Je demande si je peux débarrasser, et tous opinent du menton. J'évacue donc les cinq assiettes creuses immaculées, que je remplace par autant d'assiettes plates. Je dois pousser mon rythme avant qu'ils ne finissent par s'assoupir. Rompant avec mon flegme de composition, je fonce à la cuisine dont je reviens moins de trente secondes plus tard en poussant devant moi un chariot et je déclame, en improvisant plus encore : « Veuillez-faire place au sombre maître des chênaies, cueilli à l'aube par un fin fusil, profitez-en pour saluer le plus malicieux et le plus secret de nos champignons, et pour renouer avec les vertus des nobles tubercules de nos ancêtres. Voici en effet notre daube de sanglier, titillée par les effluves de nos meilleures morilles mais reposant en paix sur son matelas de topinambours braisés ». Derrière mon chariot, j'hésite entre la danse et la révérence, et il est vrai que je jubile en douce pendant que cinq paires d'yeux me considèrent comme à travers un glaucome. Une petite voix s'élève, celle d'Yvonne F. qui annonce « To-pi-nam-bours » en même temps qu'elle s'efforce d'inscrire ces syllabes sur son bloc-notes. « Ça doit être succulent ... » propose Olga F. dans un bâillement. Cette fois, c'est elle que je décide de servir en premier. Je m'approche d'elle, découpe soigneusement une belle part de viande que je pique avec une longue fourchette et balance d'un geste vif à ses pieds. Une part de gratin de topinambours suit immédiatement le même chemin. Je continue mon tour de table, et chacun reçoit ses portions de même. Je sers le vin – quel gâchis ! – et je m'éloigne en leur souhaitant chaleureusement un bon appétit. Service irréprochable. En me retournant, j'aperçois Thierry F. qui tente de passer sous la table pour ramasser vaille que vaille son morceau de sanglier, mais Jean A. le fusille du regard pendant que les trois autres prennent un air dégouté. Pour finir, il indique d'un geste en spirale que la tête lui tourne et il renonce à ses acrobaties gourmandes. C'est le moment que choisit Olivier B. pour rechausser ses lunettes, essayer en vain de se lever, puis se rasseoir, faire tinter son verre avec sa fourchette et du coup en renverser le contenu – quel gâchis ! –, et pour murmurer avec gravité : « Mesdames et messieurs, je crois qu'il se passe quelque chose de bizarre ici ! ». La légendaire perspicacité d'Olivier B. est une fois de plus à l'œuvre.

Quand je viens « débarrasser » de nouveau, je les entends chuintier en écholalie « bizarre ici, bizarre ici ». Je regarde ma montre, ils n'en ont plus pour bien longtemps avant de s'endormir sérieusement. Je ne me suis trompé ni sur le produit ni sur la dose. Mais je me hâte de nouveau. Pas question de priver mes personnages de dessert. Leur avant-dernière punition est justement de n'en être pas

privés. Surgissant de la cuisine avec un ultime plateau à la main, je livre le bouquet final de mon lyrisme gastronomique. « Mariage de nos alpages, voici la rencontre improbable d'une crème fouettée de miel avec la fleur de sel venue gratter notre Comté, et voici que notre Comté la gratine à son tour. Mesdames et messieurs, comme vous êtes en passe de le comprendre, il n'y a rien de moins bizarre que la spécialité de l'Auberge des Tavaillons, j'ai nommé : la crème renversée gratinée au Comté ! Veuillez-tendre s'il vous plait, à cette offrande maison, vos mains en coupe ! ». Conjurant un épuisement pathétique et résigné, ils tendent tous leurs mains en coupe au-dessus de la table. Dans chacune d'entre elles, je renverse le contenu d'une barquette de cette excellente crème éponyme. Ils considèrent la chose d'un air toujours plus éteint. Mais c'est le plat de trop. Ils n'ont plus faim, je pense. L'un après l'autre, ils posent la joue sur leur assiette à dessert et ils s'endorment, la plupart en ronflant.

La suite se passe encore comme prévu. Et prévu de longue date ...

J'essuie les mains de mes hôtes avec leurs serviettes déjà souillées de potage. Ils n'ont pas fait honneur à la crème renversée, tant pis pour eux. L'un après l'autre, je les saisis sous les aisselles, les tracte jusqu'au garage et les installe dans ma *Range Rover*. Il y a bien à l'occasion quelques soupirs et geignements, mais nul ne se réveille. Pour finir, je vais collecter dans leurs chambres leurs manteaux et leurs portefeuilles, je prends dans la cuisine les deux miches de pain, le quart de meule de Tomme du Jura, le couteau et le jerricane d'eau que j'y avais préparés dans un sac, j'enfourne le tout dans le coffre arrière, je ferme l'auberge, et nous voilà partis. Direction la Suisse *via* Lamoura, Les Rousses, Bois d'Amont, puis Vallorbe, Lausanne, Vevey, Montreux, terminus au Château de Chillon.

Il est vingt-deux heures quand nous quittons l'auberge. J'évite d'aller rejoindre le lac Léman à Nyon et donc de passer la douane à La Cure, où il y a encore du monde. A cette heure-ci, en revanche, comme à toute heure d'ailleurs, il n'y a guère de douaniers au poste frontière quasi virtuel de Bois d'Amont. Quand bien même il y en aurait un ou deux, les papiers de mes passagers sont dans le coffre, et il me suffirait d'expliquer qu'après une soirée entre amis trop arrosée « sur France » je dois les ramener chez eux à Lausanne, que je suis le seul à ne pas avoir bu, ce qui est rigoureusement exact et vérifiable, etc.

Le Château de Chillon est à une heure trente de route de l'auberge, la neige a depuis longtemps cessé de tomber et tout va bien. Comme prévu. Le calme flotte et ronronne dans l'habitacle, et mon absolue sérénité s'y ajoute. Je conduis comme un robot, indifférent aux phares que je croise, à ceux qui me doublent. Je ralentis à peine au poste frontière en effet désert de Bois d'Amont, je longe le lac de Joux avec ses horlogeries de haut-de-gamme nichées dans leurs bosquets et je finis par atteindre Vallorbe. Puis c'est la longue descente sur Lausanne, avec une demi-lune pour compagne et le jazz-rock de la retransmission d'un concert de Joe Zawinul que souffle l'auto-radio depuis une station suisse. J'aborde enfin, d'excellente humeur, l'autoroute qui longe, juchée sur un long viaduc, la rive nord-est illuminée du lac Léman. Je n'ai plus qu'à me laisser glisser sur l'asphalte irréprochable.

Un quart d'heure plus tard, je m'engage sur la sortie indiquée Veytaux/Château de Chillon. Au loin, la barrière blanche des Dents du Midi forme l'écran baigné de lumière lunaire sur lequel se découpent les tours rondes ou carrées, enchevêtrées, du sombre château. Fièremment posé depuis dix siècles au bord de l'eau, sur une avancée rocheuse fortifiée, celui-ci fleure bon la rude prison romantique qu'il

fut jadis, mais qui n'accueille plus désormais que des touristes en grappe. Il ne m'intéresse à cet instant que comme décor, et parfait support de réflexion sur les nœuds que forment le pouvoir, les institutions et la liberté. Et comme doté aussi, à bâbord, d'une petite plage abritée, et d'une fine jetée en bois. Je suis venu la veille au soir y amarrer une longue barque louée à la semaine au proche port de Villeneuve. La clé du cadenas de l'amarre est dans ma poche. Je viens garer la *Range Rover* au plus près.

Ce qui suit est laborieusement quoique méthodiquement entrepris, et mené à son terme, toujours comme prévu. L'un après l'autre, je sors mes passagers du véhicule, les tire sur la jetée et les place soigneusement dans le bateau, couverts de leurs manteaux, munis de leurs portefeuilles. Quand ils sont tous les cinq installés, je place les miches de pain, le fromage, le couteau et le jerricane d'eau entre eux, à leurs pieds. Ainsi qu'une feuille de papier sur laquelle j'ai écrit : « Bonnes missions. Couvrez-vous bien ! ». J'ai décidé depuis bien longtemps de ne pas signer ce second et dernier message. Pour conclure, j'ôte le cadenas, je confisque les deux rames et, d'une longue et vigoureuse poussée de celles-ci, je lance le bateau vers le large. J'attends qu'un micro-courant le saisisse et l'entraîne au loin. Il est minuit, une nouvelle journée commence pour toutes et tous. Puis je remonte dans ma voiture et je m'en retourne vers l'auberge où une grosse vaisselle m'attend, suivie d'une nuit que je devine sans rêve. Après quoi, justes et nécessaires vengeances accomplies, je reprendrai la route.

Saint-Claude
Juillet 2019

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Cinq dernières vengeances pour la route - 2019

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0575-1